

Daniel Rottenberg
La « nationalisation » de la science moderne en Turquie

I. Délimitation du sujet. Définitions

1. La science « moderne »

a. Son aire de première extension

Elle commença à se développer en Europe dès la Renaissance et prit son plein essor à partir des XVII^e, XVIII^e et surtout XIX^e siècles, en Europe et aux Etats-Unis essentiellement. Elle remplaça progressivement les connaissances héritées de l'antiquité gréco-romaine et transmises d'ailleurs à l'Occident par l'intermédiaire des « Arabes »¹. L'Orient musulman, et tout particulièrement l'Empire ottoman demeura longtemps passablement à l'écart de ce processus, avec quelques exceptions toutefois. C'est bien un énorme canon, construit certes par un Hongrois, qui aida Mehmet II à l'emporter et à s'emparer de Constantinople en 1453.

b. Un moteur essentiel : la suprématie militaire

Il est vrai que la naissance de la science moderne fut impulsée et initiée par les travaux et réflexions de grands philosophes tels Descartes ou Kant. Mais ce qui incita les autorités à soutenir, voire susciter son développement, fut souvent avant tout le désir d'accroître l'efficacité et la puissance des armées. Dans bien des domaines d'ailleurs, et dans une assez large mesure, il en est encore ainsi de nos jours. Cette même motivation poussa les sultans ottomans de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e à adopter les connaissances et techniques modernes afin de combler le retard de leur Empire face aux États de l'Occident chrétien et de mettre fin aux revers militaires subis par leurs armées dans les guerres menées contre les puissances européennes. Or cette acquisition, ce transfert de savoir et de technologie ne pouvait se faire autrement que par l'intermédiaire de spécialistes venus d'Occident.

¹ Cette désignation est trop sommaire. Elle renvoie en réalité à des productions d'auteurs s'étant exprimés le plus souvent en arabe mais dont les origines étaient très variées : en dehors des Arabes, il y eut des Persans, des Turcs et d'autres encore. Ils ne furent d'ailleurs pas non plus tous musulmans, mais également juifs ou chrétiens en particulier.

2. « Nationalisation »

Que recouvre ce terme ? En fait, que signifie notre sujet ?

a. Problème de langue

Il s'agit alors de la « turcisation » de la science moderne. Nous aborderons ses modalités, en parcourrons l'historique puis envisagerons la situation actuelle.

C'est un autre aspect de cette « turcisation » : des turcs comme exécutants mais également comme acteurs de premier plan de la science moderne. La première approche fut cependant de revendiquer une participation turque dans le développement des sciences anciennes. D'où le recours aux anciens sur le plan linguistique (cf. ci-dessus), mais aussi pour certains personnages – clés de l'histoire des sciences : par ex. la revendication de l'origine « turque » d'un Ibn Sîna...

c. Mais la science n'est-elle pas universelle ?

Pour un scientifique tout particulièrement, la notion d'une « nationalisation » de la science moderne peut paraître saugrenue. Depuis l'avènement des sciences dites « positives », qui apparurent et se développèrent, non sans mal d'ailleurs, dès la Renaissance dans le monde occidental, ces sciences sont considérées comme un savoir universel devant tôt ou tard s'imposer à toutes les nations et même à toute culture aspirant à la qualification de « moderne » ou de « développée ».

II. Les étapes de la « turcisation » de la science moderne

1. La mise en place d'un enseignement en turc

a. Premières écoles d'ingénieurs et de médecine

Dans l'Empire ottoman du début du XIXe siècle, l'essentiel des ingénieurs comme des acteurs de santé, médecins, chirurgiens, dentistes et pharmaciens, en prise avec la technique et la médecine « moderne », est constitué par des représentants des millets, les communautés ethnico - confessionnelles, c'est-à-dire surtout des grecs (chrétiens orthodoxes), des arméniens, voire des juifs, ou par des étrangers. Tous, en tous cas, on été formés en Europe. Les musulmans sont alors tout à fait minoritaires dans ce domaine et n'ont pas bénéficié d'une formation leur permettant d'être en phase avec les progrès de la médecine occidentale. Dès avant les deux balises essentielles de la période désignée comme celle des *Tanzimât* ou réformes, à savoir les rescrits impériaux de 1839 et 1856, l'Empire ottoman a vu s'ouvrir à

Istanbul un certain nombre d'écoles supérieures. Une toute première tentative de modernisation est réalisée sous le sultan Mahmûd I^{er} (1730-1754) avec le premier recours à un spécialiste étranger, le comte de Bonneval. Face à l'hostilité des janissaires, ce dernier doit limiter son intervention aux bombardiers et aux canonniers. En 1734, il fonde même la *Hendesehâne*, une école d'ingénieurs. Elle sera fermée en 1750, sous la pression des oulémas trois ans après la mort de son fondateur qui s'était pourtant converti à l'islam. La motivation première de l'État ottoman est bien de retrouver la suprématie militaire et de mettre un terme aux défaites successives de ses armées. Dans ce but, il fallait non seulement restructurer profondément l'armée, mais la doter de techniciens compétents et aussi de médecins en mesure d'assurer un soutien sanitaire efficace aux combattants de la nouvelle armée, *'Asâkir-i Mansûre-i Muhammediyye* (les troupes victorieuses de Muhammad²). Cette dernière fut fondée par Mahmûd II (1808-1839), après que son prédécesseur, Selîm III (1789-1807), en avait posé les premiers jalons avec son *Nizâm-ı Cedîd* (la nouvelle organisation), qu'il paya d'ailleurs de sa vie. Déjà en 1795, Selîm III crée l'École du génie militaire, il fonde également l'École navale et une École de santé navale. En 1827, par la volonté du sultan Mahmûd II, est créée une École militaire impériale de médecine, *Tîphâne-i Âmire*, accessible exclusivement aux musulmans, et destinée à former les médecins officiers. En 1828 ou 1830, en fonction des auteurs, la *Mühendisâne-i Berrî-i Hümayûn*, l'École d'ingénieurs militaires, est réorganisée. Mahmûd II fonde aussi l'École des ingénieurs de la Marine. En 1832, est créée la Cerrâhhâne, École de chirurgie qui se trouve réunie en 1839 à la *Tîphâne-i Âmire* pour constituer la *Mekteb-i Tıbbiyye-i 'Adliyye-i Şahâne*, École impériale de médecine. Elle porte le qualificatif de *'Adliyye*, en référence au nom de plume adopté par le sultan Mahmûd II dans le cadre de son activité poétique. Cette école militaire fut dénommée après le décès de Mahmûd II *Mekteb-i Tıbbiyye-i 'Askeriyye*.

b. Le débat des langues

On pourrait presque parler d'affrontement puisqu'en effet, très vite, même aussitôt après l'ouverture de l'École militaire de médecine, se posa la question de la langue d'enseignement de cette discipline. En réalité, pour beaucoup de responsables ottomans, ministres de la santé ou directeurs de l'école en particulier, le choix de la langue appropriée pour enseigner la médecine, était évident et incontournable : les cours devaient avoir lieu en français. De fait, les enseignants pour leur part, qu'ils fussent français ou non – un bon contingent de professeurs allemands ou autrichiens par exemple anima également l'essor de la médecine

² Chaque fois que possible, les traductions françaises sont reprises de sources faisant autorité, notamment, comme ici, l'ouvrage sous la direction de R. MANTRAN, *Histoire de l'Empire ottoman*.

ottomane – ne pouvaient faire cours qu'en français, incapables qu'ils étaient de les donner en turc. La plupart des références et de leurs auteurs étaient également français.

Toutefois, un noyau se constitua rapidement, de jeunes étudiants considérant que l'avenir et le développement de la médecine ottomane ne pouvaient se concevoir qu'en turc. C'était en particulier la condition nécessaire et indispensable à la diffusion la plus large possible de la médecine moderne aux quatre coins de l'Empire comme semblaient d'ailleurs l'ambitionner les autorités. Mais, pour employer un terme actuel, le « lobby » des enseignants étrangers, soucieux de préserver leurs carrières et leurs privilèges, défendait évidemment farouchement ses intérêts, et par conséquent, le maintien du français comme langue de l'enseignement médical. Nommé en 1852, directeur de l'École militaire de médecine, Cemâleddîn Efendî ouvrit en 1857 une *mümtâz sınıf* (« classe d'excellence ») dont les étudiants étaient « triés sur le volet » et recevaient un enseignement poussé en arabe, persan et turc. Cette décision est généralement considérée comme le point de départ vers la turcisation des études médicales. Elle déclencha toutefois l'hostilité farouche des tenants du français qui y virent, sans doute à juste titre, une menace directe contre leurs intérêts. Cemâleddîn Efendî perdit la partie, il fut remplacé en 1859 par Hayrullah Efendî³ qui supprima aussitôt la *mümtâz sınıf*. Les partisans de la turcisation entreprirent cependant de se réunir clandestinement et fondèrent la Société de médecine ottomane, dont l'objectif premier était de promouvoir le turc comme langue de l'enseignement médical. Dans ce but, ils décidèrent de se consacrer avant tout à des traductions d'ouvrages, le plus souvent français, en turc, ainsi qu'à la rédaction d'articles. Après une succession d'arrêts et de reprises de leurs réunions, ces partisans du turc, déjà des « turquistes » en somme, gagnèrent en 1865 l'appui de Sâlih Efendî, alors directeur de l'École. Il intercêda directement auprès du grand vizir, lequel, approuvant également la fondation de la société, obtint l'accord du sultan. En 1866, fut ainsi officiellement fondée la *Cem'iyet-i Tıbbiyye-i 'Osmâniyye*, Société ottomane de médecine, et des subventions lui furent aussitôt allouées⁴. Quasi immédiatement après, en 1866 ou 1867 selon les auteurs, fut également ouverte, initialement dans une salle de cours de l'École

³ Hayrullah Efendî est l'auteur de ce qui semblerait être le seul ouvrage médical en turc publié au moment des Tanzimât : intitulé *Makalât-ı Tıbbiyye*, il traite en 149 pages de pathologie, de maladies internes et de déontologie.

⁴ Il faut distinguer, semble-t-il, la *Cem'iyet-i Tıbbiyye-i 'Osmâniyye* de la *Cem'iyet-i Tıbbiyye-i Şahâne*, Société impériale de médecine, fondée elle officiellement sous la houlette du sultan Abdülmecit Ier, en 1856. Cette société utilisait le français comme langue de travail et d'édition, et semble avoir porté sur la culture ottomane un regard un peu détaché et légèrement condescendant. Après l'avènement de la République, la *Cem'iyet-i Tıbbiyye-i Şahâne* (Société impériale de médecine), de langue initialement française, adoptera le turc et deviendra l'actuelle *Türk Tıp Derneği* (Association médicale turque). Tandis que la *Cem'iyet-i Tıbbiyye-i 'Osmâniyye* (Société ottomane de médecine), correspond elle à la future *Türk Tıp Encümeni (Akademisi)* (Académie turque de médecine).

militaire de médecine, la *Mekteb-i Tıbbiyye-i Mülkiyye*, École civile de médecine dont l'enseignement se déroulait exclusivement en turc. L'institution allait ensuite se séparer physiquement de son homologue militaire. Il fallut encore quelque trois ans pour que la langue turque l'emportât aussi à l'École militaire le 16 septembre 1870, sur décret du *Dâr-ı Şûrâ-yı 'Askerî*, Conseil supérieur de l'armée, dirigé par le *Ser'asker* (ministre des Armées) Hüseyin Avnî Paşa. Cette décision fondamentale lance dès lors irrévocablement, dans cette période des *Tanzimât*, la turcisation du langage, et d'ailleurs le « turquisme », dans le milieu médical. Il reste que le français conserva encore longtemps son importance - globalement jusqu'à la Seconde Guerre mondiale – dans l'enseignement scientifique en Turquie, car il était indispensable pour assurer le suivi, dans la littérature spécialisée, des innovations et progrès continuels.

c. Les premiers historiographes

Ce mouvement de « turcisation » de la science inclut, de façon naturelle en somme, une démarche historiographique appliquée aux sciences et aussitôt engagée à la même époque. On s'intéressa par exemple à l'histoire de la médecine sur laquelle des cours portèrent à l'École militaire de médecine dès 1857. Si les premiers acteurs en furent des étrangers (Dr Charles Edwards, Dr Zoreos Paşa), à la fin des années 1860, les partisans du turc, les « turquistes » de l'École de médecine avaient à cœur de démontrer que les sciences médicales et l'islam allaient de pair depuis longtemps, brandissant ainsi un argument supplémentaire – destiné peut-être en plus à gagner la confiance des religieux – pour attester la validité du turc comme langue scientifique. Citons donc l'ouvrage de Kırımlı 'Azîz (1840-1878), *Kimya-i Tıbbî* (1869), considéré comme l'un des premiers textes sur l'histoire de la chimie, *Hakâyık-ı Tabâbet* (1870) du Dr Mehmet Emîn Fehmî qui enseignait l'hygiène à l'École civile de médecine et critiquait violemment dans son ouvrage les tenants de la médecine traditionnelle ; en 1876 à Istanbul, un arménien, le Dr Joseph Nouridjan, enseignant ensuite la déontologie à l'École militaire de médecine (1877-1881), publie un *Aperçu historique sur la médecine arabe*.

Le Dr Hüseyin Remzî (1839-1896), un autre fervent partisan du turc comme langue d'enseignement de la médecine, publia en 1887 à Istanbul le *Ta'rîh-i Tıbb* sur la médecine pré antique et antique. Il s'agit en fait d'une traduction (d'une partie) d'un ouvrage français, *Histoire de la médecine depuis son origine jusqu'au XIXe siècle* (Paris 1846), dû à Pierre Victor Renouard. Hüseyin Remzî, dont le travail est considéré comme l'un des tout premiers livres publiés en turc sur l'histoire de la médecine, projetait de produire une œuvre en trois

volumes comprenant des chapitres sur l'histoire des sciences médicales en islam et chez les Turcs, mais les deux autres volumes ne furent jamais publiés.

d. La poursuite du développement médical et scientifique à l'époque hamidienne

Dans le dernier quart du XIXe siècle surtout, et afin de suivre les progrès de la médecine en Occident, tels que l'utilisation de l'éther et du chloroforme en anesthésie par exemple, le sultan Abdülhamid II consacre d'importants moyens financiers à l'invitation de médecins étrangers célèbres ainsi qu'à l'envoi en Europe de médecins, et étudiants en médecine (cf. plus loin), ottomans. L'autre objectif visé par ces efforts de « mise et maintien à niveau » est bien sûr que l'enseignement de la médecine, dévolu jusqu'en 1870 à des médecins étrangers, fût de plus en plus assuré par des Ottomans. Souvent formés ou spécialisés dans les meilleurs établissements d'Europe, ces praticiens purent ensuite jouer un rôle considérable dans le développement de la médecine ottomane : ils fondèrent des cliniques et laboratoires, transmirent leur savoir, particulièrement dans leurs domaines de spécialité, aux générations suivantes, et apportèrent, grâce à leurs activités de traduction, leur propre contribution à la constitution d'une nomenclature médicale turque.

2. Un langage scientifique turc

La langue turque s'est en fait préparée durant des siècles à exprimer les nouveaux concepts, et fut l'un des facteurs les plus importants intervenant dans la préparation des *Tanzimât*, la grande période des réformes articulée sur les deux rescrits impériaux de 1839 et 1856. Mais à dire vrai, cette phase dans le processus de « nationalisation » a consisté à élaborer une langue scientifique au sein de l'Empire ottoman, c'est-à-dire à faire du turc ottoman une langue scientifique constituant un outil efficace pour l'acquisition, la propagation et le développement des sciences modernes.

a. Jusqu'au XIXe siècle

Nous nous limiterons ici à quelques exemples d'écrits en turc, composés avant le XIXe siècle, afin de rappeler que la rédaction d'ouvrages médicaux, ou scientifiques en général, dans cette langue, a débuté, certes « timidement » mais longtemps avant l'avènement des sciences positives.

Le « monde turc » a montré assez tôt des velléités d'exprimer des jugements de valeur positifs à l'égard de sa langue, comme en témoignent deux œuvres du XIe siècle, le *Divan-i Lugâtü-t-Türk* et le *Kutadgu Bilig*. Tout au long des siècles par la suite, et dès les débuts de

l'époque ottomane, des auteurs d'ouvrages « scientifiques » - de géographie, de médecine, etc. – utilisèrent le turc pour que leurs œuvres fussent accessibles au peuple, ou parfois parce que le commanditaire l'avait exigé. Il s'agissait d'employer la langue la plus répandue dans la population, et/ou de permettre aux dirigeants d'exploiter ces écrits.

Dans le domaine médical, on peut évoquer des écrits en turc dès le XIVe siècle. C'est le cas de l'œuvre de Ahmedî, *Terviih-i Ervaah (Le Repos des esprits)*, sous la forme d'un *mesnevî*. Dans un ouvrage de la fin du XIVe siècle, rédigé dans un turc très pur, *Hazâ'inü—s'Sa'âdât*⁵ (*Les Trésors des bonheurs*) dû à Eşref bin Muhammad, le colon est dénommé *kolon*, et le rectum, désigné par son équivalent arabe *müstakiim*. Au XVe siècle, probablement vers 1465, le chirurgien chef de l'hôpital d'Amasya, Şeref-ed'dîn Sabuncuoğlu rédige un traité de chirurgie remarquablement illustré, intitulé *Cerrahiyyetü-l'Haaniyye (La Chirurgie des Khans)* qu'il dédie à son souverain, le sultan Mehmet II Fâtih (le Conquérant). Les termes arabes y sont majoritaires, mais l'emploi n'est pas rare, de mots ou expressions turcs qui sont d'ailleurs, en dépit de quelques particularités morphologiques, toujours utilisés à l'heure actuelle.

Les mêmes efforts sont constatés dans les domaines de la chimie et de la physique. Des livres furent écrits ou traduits en turc. Sous le titre *Semeret-eş'Şecere (Le Fruit de l'arbre)*, par exemple, Yirmisekiz Mehmet Çelebî a traduit au XVIIIe siècle une oeuvre intitulée *Eş'Şeceretü-l'Îlâhiyye (L'Arbre divin)* d'un certain Şehrezûrî, dont le contenu porte sur la physique, la philosophie mais aussi sur la médecine et des sciences paramédicales.

En astronomie, signalons les contributions remarquables au XVe siècle d'un 'Alî Kuşçu, accueilli à Istanbul par Mehmet II, et de son maître le souverain timouride Uluğ Beğ.

b. Les débuts du XIXe siècle

Les *Tanzimât* n'ont donc pas suscité la résurrection d'une langue qui aurait été abandonnée et oubliée jusque là. Auparavant déjà, la langue turque, comme toute langue, avait évolué. Elle avait vu certains termes devenir obsolètes, produit de nouveaux mots ou été contrainte de chercher des équivalents turcs, à mesure que de nouveaux concepts ou de nouvelles découvertes intervenaient. On ne peut donc considérer la langue scientifique et en particulier la langue médicale utilisée lors de la mise en place des réformes et dans les vingt années qui suivirent, comme une langue directement générée par les *Tanzimât*. Des personnages tels Behçet Efendî, Hayrullah Efendî et d'autres auteurs d'ouvrages médicaux ayant publié

⁵ Rappelons qu'après l'islamisation et jusque très tard (XVIIIe – XIXe siècle), les titres des écrits dans tout le monde turc – en fait en terre d'islam globalement - étaient très généralement rédigés en arabe, quelle que fût la langue de l'ouvrage.

jusqu'en 1860, ne sont pas des « produits » mais des acteurs des réformes. Cette génération des Tanzimât est l'héritière et la continuatrice de l'élan déclenché sous le règne de Mahmud II (1808 - 1839), particulièrement, dans le cadre des sciences, avec Şânizade et la Société scientifique de Beşiktaş. Et les réalisations de Mahmud II elles-mêmes, avaient été préparées par son prédécesseur Selim III (1789 – 1807), le *Nizaam-ı Cedîd*, les enseignants de l'Ecole d'ingénieurs et en particulier Mahmud Raif Efendî qui est aussi le premier auteur turc ayant publié en français.

Une des personnalités scientifiques turques les plus importantes du début du XIXe siècle, ayant vécu juste avant les Tanzimât, Şânizade Ataulhâh, emploie de très nombreux termes turcs (et étrangers) dans son ouvrage traitant de botanique et de pharmacologie et illustrant bien la langue de l'époque employée dans ces domaines, *El-Kitâbü-l'Haamis fî Zikri-l'Edviye* (*Le Cinquième Livre de la désignation des médicaments*). Cette œuvre prouve que dès avant les *Tanzimât*, les Ottomans disposaient en pharmacologie et en botanique d'une langue riche en termes spécialisés. De plus, le même auteur dans son ouvrage d'anatomie intitulé *Mir'âtü-l'Ebdân fî Teşriih-i A'zaa'ü-l'İnsân* (*Le Miroir des corps dans l'anatomie des organes humains*), utilise de nombreux mots ou groupe de mots turcs, tels que *burun, göz, dudak, baldır, ayak, kol, kuyruksokumu, tarak kemikleri*, etc., ainsi que des termes étrangers, comme *periton, diyafragma, kolon, aort, sinovyal*... Cet ouvrage, dû à un auteur considéré comme une « académie de médecine » à lui seul, était la traduction d'un livre rédigé par un professeur viennois. Édité à Constantinople en 1820, il fut mis en valeur en France par Bianchi en 1821 et fit autorité jusqu'aux travaux de Mazhar Paşa à la fin du XIXe siècle.

Un phénomène intéressant à considérer est mis en avant par certains auteurs⁶ : Au début du XIXe siècle, la politique des sultans produisit une génération d'intellectuels ottomans patriotes. Mais une partie d'entre eux, victime de calomnies, se dispersa tandis que les autres préférèrent se taire. Les penchants occidentalistes d'Abdûlmecit Ier (1839 - 1861) laissèrent en effet des intellectuels antérieurs aux *Tanzimât*, considérés comme essentiellement intéressés par la politique et le bektachisme, une image qui n'était appréciée ni du peuple, ni des dirigeants et ce foyer scientifique s'était éteint. Quant à ceux parmi ces intellectuels qui demeurèrent après 1839, ils étaient en quelque sorte « vieux jeu » aux yeux du pouvoir. Il en résulta que, lorsqu'à la fin des années 1860, après une sorte de parenthèse de 20-30 ans, un mouvement de turcisation apparut dans le domaine des sciences, accompagné

⁶ Cf. bibliographie, HATEMÎ H. et ÜLMAN Y. *Bir Bilim Mücadelesi...*

d'un ensemble de traductions, tout ce qui avait précédé les Tanzimât était comme oublié. Ce « renouveau linguistique » sembla ne pas avoir eu de précurseurs.

3. L'élaboration d'un langage scientifique et médical ottoman « moderne »

3-1. Les problèmes de l'ottoman

a. Le turc face au défi de la modernité

Après la « découverte », par un certain nombre d'intellectuels, des langues et cultures occidentales, au tout premier rang desquelles figura très longtemps le français, le turc ottoman, nous le savons, fut dès au moins la seconde moitié du XIXe siècle l'objet de critiques de la part de certains lettrés et penseurs ottomans. Ils lui reprochaient sa complexité, ses ambiguïtés et son incapacité à devenir le support linguistique des progrès scientifiques et techniques que la société ottomane devait à leurs yeux réaliser afin de survivre face à la pression de l'Occident.

b. La démarche adoptée

En Occident, la nécessité de créer de nouveaux mots face aux progrès scientifiques et techniques a conduit les savants à faire appel au grec et au latin, les deux « langues de culture » de référence. Chez les Ottomans, leurs correspondants, en quelque sorte, étaient l'arabe et le persan. D'ailleurs, un lettré ottoman était fondamentalement censé pouvoir exploiter, pour s'exprimer, la totalité du vocabulaire des trois langues, turc, arabe et persan. Pour la terminologie scientifique, c'est essentiellement à l'arabe que l'on a eu recours afin de créer de nouvelles expressions et termes spécialisés, nous le reverrons. Mais malgré la fondation en 1851 de l'*Encümen-i Dâniş*, « Société du savoir », sorte d'académie prenant pour modèle l'Académie française, la création terminologique ottomane au XIXe siècle n'est pas réellement canalisée ni organisée. Nous savons que cette démarche a produit des mots dont le sens s'est différencié de celui des mots arabes originels ou bien encore, par certaines manipulations linguistiques, de vrais néologismes, inexistant en arabe - même. C'est d'ailleurs dans ce cadre que nous pouvons évoquer les *galatât-ı meşhûre*, les “erreurs célèbres”, dont plusieurs recueils furent publiés.

c. Trois noms, essentiels. Parmi d'autres...

Nous ne pouvons pas évoquer cette période de « bouillonnement linguistique » sans rappeler le rôle conséquent joué par trois personnages, parmi certes bien d'autres, et leur contribution au développement et à l'évolution du turc comme langue moderne. Deux auteurs fournirent

deux ouvrages fondamentaux et illustres de l'époque : les deux dictionnaires turcs monolingues, essentiels par leur impact dans l'histoire et l'évolution de la langue turque, que sont le *Lehçe-i 'Osmânî* (1876) de Ahmed Vefik Paşa, et le *Kaamûs-ı Türkî* (1901) de Şemsettin Sâmî. Citons encore, Münif Paşa dont les articles consacrés entre 1862 et 1867, dans la revue *Mecmû'a-ı Fünûn*, à la « science de la grammaire et de la syntaxe », *'İlm-i Sarf ü Nahv*, ont alors également considérablement marqué les débats sur le devenir de la langue turque.

3-2. La langue médicale

a. Les productions de la Cem'iyet-i Tıbbiyye-i Osmâniyye

La démarche en médecine fut identique à celle observée dans les autres sciences. Comme nous l'avons vu plus haut, l'ambition déclarée d'offrir un enseignement en langue turque exigeait la création d'une terminologie dans cette langue. Pour ce faire, en dehors de l'exploitation de quelques sources existantes en turc, le passage obligé était celui des traductions, essentiellement à partir des anciens livres de médecine en arabe, mais aussi de traités en langues occidentales, essentiellement en français. Dès sa reconnaissance par les autorités, la Société de médecine ottomane se lança dans une intense activité de traduction et de rédaction d'articles. Elle envoya plusieurs de ses ouvrages à une exposition organisée à Vienne en 1873 où une commission d'évaluation leur décerna un « diplôme d'honneur », attestant ainsi la valeur des réalisations accomplies par la Société. Cette récompense revêtit une grande importance pour elle comme pour ses membres dont le mérite se voyait ainsi reconnu au-delà des frontières de l'Empire. Ce fut également l'occasion de fustiger sévèrement les détracteurs du turc comme langue scientifique, lesquels n'avaient pas encore rendu les armes. Mais l'une des productions de tout premier plan de la *Cem'iyet-i Tıbbiyye-i Osmâniyye* est un dictionnaire français – turc des termes médicaux, le *Lugât-ı Tıbbiyye* publié en 1874, à l'issue de trois ans de travail. Il s'inspire de l'ouvrage de Pierre-Hubert Nysten le *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire* dont la 12^e édition sortit en 1865. Nous pensons devoir nous arrêter quelques instants sur cet ouvrage, car il est emblématique des ambitions et des objectifs de ses auteurs.

b. Le Lugât-ı Tıbbiyye

La préface de ce dictionnaire médical, écrite par Hüseyin Avnî Paşa, mérite d'être lue avec attention. Elle constitue en effet une sorte de manifeste de l'introduction, ou de la réintroduction du turc comme langage de la médecine ottomane. L'auteur en énonce successivement les motivations, les exigences, la démarche adoptée et les différentes

méthodes employées pour l'élaboration d'une terminologie adéquate. Ces dernières sont d'un intérêt tout particulier, car elles reprennent certains principes très souvent rencontrés dans les mécanismes d'adaptation de nombreuses langues à la modernité. Nous résumons ici les points essentiels de cette préface :

- La volonté des Ottomans de sortir de la « léthargie » dans laquelle ils ont sombré depuis trop longtemps, pour ce qui concerne la connaissance.

- La nécessité d'entreprendre une approche coordonnée et organisée en recourant à plusieurs intervenants compétents afin de parvenir à élaborer une terminologie respectant le principe de ce que les linguistes modernes dénomment la « bijection » : un terme pour un sens et un sens pour un terme, condition indispensable pour un enseignement et un développement scientifique efficaces.

- L'évocation des sources exploitées et de celles jugées moins utiles : pour les premières, les grandes œuvres classiques de la médecine arabe - le *Canon* d'Avicenne, le *Tasrîf* d'Abulcassis (incluant sa *Chirurgie*), le *Continens* de Razès – et d'autres tel le *Thesaurus linguarum orientalium* de Meninski, les ouvrages lexicographiques de Vankulu (*Vankulu Lugâtî*, apparemment le premier ouvrage imprimé en 1729 à Istanbul par İbrahim Müteferrika avec des caractères mobiles). Sont encore cités Mütercim Ahmed Âsım (traduction du persan de l'ouvrage de Tebrizli Hüseyin, *Bürân-ı Kaatı* , fin XVIIIe siècle et de l'arabe, celui de Firûzabatlı Hüseyin, *Kaamûs*), Muslihiddîn Mustafâ (*Ahterî-i Kebîr*, dictionnaire arabe-turc, XVe siècle) ainsi que le *Lehçe-i Osmânî* de Ahmed Vefik Paşa (1876⁷). Les œuvres de Bianchi, Hançeri ou Kazimirski sont en revanche considérées comme moins exploitables.

- Trois modalités de construction terminologique sont également indiquées. Nous verrons plus loin que, de manière plus détaillée, elles peuvent être portées à cinq, mais il est tout à fait intéressant de reprendre celles désignées dans la préface de cet ouvrage :

* *la création de nouveaux mots*, confiée aux membres de la société.

⁷ Il est assez étonnant qu'un ouvrage publié en 1876 puisse être cité en référence de ce dictionnaire édité en 1874... Pourtant, nous avons pu vérifier qu'il est bien fait mention, dans la préface de l'édition de 1874 du *Lugât-ı Tıbbiyye*, d'un *Lehçe* parmi les sources exploitées par les auteurs. Tous les chercheurs semblent considérer qu'il s'agit là du dictionnaire monolingue d'Ahmed Vefik Paşa. *Nos trop maigres connaissances dans le domaine de la littérature ottomane, et le manque de temps, ne nous aurons évidemment pas permis de vérifier ce point. D'ailleurs, et c'est peut-être la conviction des ottomanistes concernés, il est plus que vraisemblable que certains au moins de ces intellectuels se rencontraient, collaboraient et échangeaient des informations. Les membres de la Cem'iyet-i Tıbbiyye-i 'Osmâniyye allèrent donc probablement prendre conseil auprès d'Ahmed Vefik Paşa, alors que celui-ci était en train de composer son propre ouvrage...*

* *L'association de deux termes issus de l'arabe ou du persan*, selon le même principe que le procédé souvent utilisé en Europe à partir de racines grecques et latines.

* *L'emprunt du terme occidental tel quel*, sans le traduire.

Un examen du contenu de ce dictionnaire permet de constater qu'une majorité des termes et expressions donnés comme équivalents des mots français sont arabes. Toutefois, probablement grâce à l'héritage de Şânizâde, un petit nombre d'entre eux est turc, préférentiellement d'ailleurs dans le domaine de la botanique, du fait d'efforts fournis déjà antérieurement. En tous cas, cet ouvrage constituera pour les futurs tenants de la turcisation de la langue médicale, un jalon essentiel, comme le point de départ de leur démarche.

- *le recours à un style sophistiqué et métaphorique dans la préface* est d'abord motivé par le désir de montrer à ses détracteurs que le turc a évolué et constitue un outil adapté à l'enseignement de la médecine. En outre, gardons à l'esprit que l'utilisation, dans les années 1870, d'un tel style pour des écrits très probablement destinés à être vus et même lus par les plus hautes autorités de l'Etat, s'avère alors à peine révolue en Europe. Il s'y rédigeait encore des textes d'un style comparable à peine un siècle plus tôt.

c. Les conséquences

Les efforts accomplis par les partisans de la turcisation de la langue médicale conduisirent à la production d'ouvrages, d'articles, au développement de la discipline et à la formation de médecins plus compétents et efficaces. Une seconde édition du dictionnaire élaboré par la *Cem'iyet-i Tıbbiyye-i Osmâniyye* fut publiée en 1901/1902 sous le titre de *Lugât-ı Tıbb*.

d. Cinq modalités d'élaboration terminologique

Pour cette présentation, nous prenons pour modèle dans le cadre de notre sujet, la mise en place d'un lexique turc pour la médecine, au XIX^e siècle. Nous avons vu que le *Lugât-ı Tıbbiyye* distinguait trois mécanismes dans l'élaboration de la terminologie médicale ottomane. Certains auteurs font une analyse un peu plus précise et détaillée et identifient cinq procédés essentiels. Nous ne donnerons à chaque fois que quelques exemples. Cette partie de l'exposé pourra paraître fastidieuse et un peu complexe. Nous l'avons reprise de la communication de Bülent Özaltay et M. Alpertunga Kara, citée en référence dans notre bibliographie.

d-1 L'utilisation de termes présents dans les anciens livres de médecine en arabe

Ces mots étaient, pour la plupart et de longue date, familiers aux médecins ottomans, qui les utilisaient en pratiquant une médecine représentant en somme une « branche » de la médecine

musulmane : *nâsuur* pour « fistule » *dâ'ü-s'sa'leb* pour « alopécie » *kebed* pour « foie » *meşîme* pour « placenta » *bevîb* pour « pylore » *zücâcî* pour « vitré », *şakk* pour « incision ».

d-2 L'utilisation de termes turcs trouvés dans des livres médicaux, rédigés ou traduits en turcs, et la traduction de mots en turc

Il s'agit souvent, mais pas exclusivement, de termes appartenant à la botanique ou à la zoologie :

gui	ökse otu
lunaire	ay çiçeği
mûrier	dût ağacı
ortie	ısırgan otu
trèfle d'eau	su yoncası
brochet	turna balığı
maquereau	uskumru balığı
acidité	ekşilik
antéflexion	ileriye eğilme
constricteur	sıkıcı
corrosion	aşınma
dépôt	çöküntü
extrémité	uç
gastrorragie	kan kusması
narcotique	uyuşturucu

d-3 Traduction en « turc » avec recours à l'arabe ou au persan

Il peut s'agir de *traduction simple et directe* : « artificiel » = *sinâ'î*, « sédiment » = *rüsûb*, « invasion » = *tehâcüm*. Dans le cas de *termes composés exploitant souvent l'izâfet persane ou les terkîp arabes*, on tente de respecter certains principes que nous ne détaillerons pas ici car cela alourdirait nettement l'exposé. Très généralement, ces constructions constituent ce que l'on peut désigner comme des « calques »... Bornons nous à donner quelques exemples de résultats : « névrite » -> *iltihâb-ı 'asabî*, « sous-cutané » -> *tahtü-l'cild*, « hypersthénie » -> *tefârut-ı kuvvâ*, « gastrosténose » -> *tezayyuk-ı mi'de*, *dîde-bîn* ou *çeşm-bîn* =

« ophthalmoscope », « antiseptique » = *dâfi*’-i *ta’affün*, « antiémétique » = *kaatı*’-ı *kayy*, « oxygène » = *müvellidü-l’humûzâ* ; les suffixes « pathie », « ose » et « ase », signifiant tous « maladie » correspondent tous dans de très nombreux termes au mot *emraaz* (+ *izâfet* persane) : *emraaz*-ı *dimâğiyye* ; les préfixes « hypo », « sous », « sub » et parfois même « inter », dans le sens de « au-dessous de » sont tous rendus par la préposition *taht* avec un *terkîp* arabe : *tahtü-l’lisân* = « hypoglosse ».

d-4 Les emprunts de mots étrangers tels quels, sont inévitables

Il suffit ici de ne donner que les versions turques, toujours (quasi) strictement phonétiques bien sûr : *bor*, *klor*, *eklamsi*, *ekzima*, *eter*, *makrosit*, *prostat*, *polip*, *üre*... Ils peuvent également être associés avec des terminaisons, affixes ou termes arabes, persans ou turcs, réalisant, là encore, des sortes de « calques » : *haamız*-ı *bor* = « acide borique », *iyodlu* = « iodé », *bevl-i azotî* = « azoturie », « chloroforme » = *klornemel*.

d-5 Enfin une dernière modalité est encore possible : la création de néologismes constitués par des « hybrides » où l’on ajoute un suffixe étranger (occidental, français) à la traduction de la racine de certains mots français

« caféine » -> *kahveîn*, « fibrine » -> *lifîn*, « globuline » -> *küreyvîn*, « théine » -> *çâ’în*.

e. « Ottomanisation » plus que « turcisation »

Des voix commencèrent cependant en effet à s’élever contre le caractère en fait très peu turc de la langue qui venait d’être produite pour la médecine ottomane et était encore en cours d’élaboration. L’usage de termes arabes et persans, de constructions appartenant de même à ces deux langues, allaient en fait à l’encontre de l’un des principes énoncés également dans le *Lugât-ı Tıbbiyye*, à savoir l’adaptation au génie et au fonctionnement de la langue que l’on prétend élever au rang de langage scientifique. Or la langue produite utilisait des mots arabes, là où des termes turcs tout à fait adéquats auraient fort bien convenu. Pour donner un exemple très simple, au lieu de *yukarı*, *aşağı*, *sağ* et *sol*, pour « haut », « bas », « droit » et « gauche », on employait *âlî*, *esfel*, *eymen* et *eyser*. Il en résultait une langue finalement plutôt opaque, difficile à saisir, voire parfois incompréhensible pour ceux-là même dont elle devait être l’outil. Les partisans de ce point de vue appelèrent à la « purifier ». En 1911 Adanalı Ahmed Şükrü prit la plume afin d’exprimer sa réprobation et proposer des solutions assez radicales. Il offrait en exemple l’allemand, dont la terminologie était « transparente » et très explicite : ainsi « Lungenentzündung » s’avérait bien plus parlant pour désigner une « pneumonie »⁸, c’est-à-dire une inflammation du poumon, que *zâtü-r’ri’e* qui peut signifier « possesseur du

⁸ Constatons que le français, dans ce domaine, n’est souvent guère plus explicite...

poumon » ou « qui souffre dans le poumon »... Pour A. Şükrü, la solution était simple : il fallait pour chaque terme étranger - en l'occurrence, généralement français – soit trouver un équivalent turc et l'appliquer, soit emprunter le mot tel quel. Un détail peut être relevé malgré tout, sans nous étonner vraiment : son texte était intitulé *Tasfiye-i Lisân*, deux termes arabes et une *izâfet* persane, dans la plus pure tradition ottomane. Il était encore trop tôt pour écrire *Dilin arınması*... En 1914, le Dr Tevfik Sağlam, lui aussi membre de la Société ottomane de médecine, constatait que l'attention de ses étudiants augmentait lorsqu'il s'employait à construire ses phrases « selon les règles du Turc ». En cas d'impossibilité d'employer des termes turcs, il allait jusqu'à envisager de recourir au latin.

III. La réforme de l'université de 1933

1. La situation à l'approche de l'avènement de la République

a. Dârü-l'Fünûn : une histoire mouvementée

- 1863 : fondée, seulement 18 ans après le rescrit de 1856, comme un établissement s'appuyant sur l'observation et l'expérimentation, face aux *medrese*, considérées comme des foyers d'intégrisme et d'ignorance. Son bâtiment est détruit par un incendie deux ans plus tard.
- 1870-1873 : ré-ouverte sous le nom de Dârü-l'Fünûn-ı 'Osmânî, elle offre des cours ouverts à la population. Mais celle-ci réagit hostilement à cet enseignement notamment fondé sur l'expérimentation et certains professeurs se voient accusés d'attenter à la religion.
- 1874-1881 : cette fois elle se nomme Dârü-l'Fünûn-ı Sultânî, mais doit à nouveau cesser son activité après sept ans du fait, une fois encore, des accusations de « non religiosité » mais aussi par manque de moyens.
- 1900 : elle reprend sous le nom de Dârü-l'Fünûn-ı Şahâne, et après la Révolution jeune-turque (juillet 1908), elle change d'emplacement et portera le nom de İstanbul Dârü-l'Fünûnu jusqu'à la réforme de 1933. En avril 1912 un « nizâmname » définit ses statuts, désigne ses différentes subdivisions par le terme de « facultés » et lui confère une certaine autonomie scientifique qui se développera progressivement.

b. Deux exemples de scientifiques turcs

- Sâlih Zekî Bey (*Sayar*) (1864-1921)

Mathématicien de grand renom en Turquie, il y contribua notablement au développement de l'enseignement de toutes les branches des mathématiques, mais également à l'historiographie dans ce domaine. Il publia en effet des œuvres essentielles dans ces domaines sur l'histoire

des mathématiques en islam, tout en fournissant tous les échelons de l'enseignement en un abondant matériel pédagogique. Issu d'un milieu modeste, très brillant dès son plus jeune âge, il entre très jeune aux Postes et Télégraphes et à l'automne 1883, donc à 19 ans, il y obtient une bourse et part en France afin d'y parfaire sa formation. C'est là que ses camarades français, étonnés par ses capacités, le qualifient « d'intelligent », d'où son surnom « Zekî ».

A son retour à Istanbul en 1887, il est réengagé par les Postes et Télégraphes comme ingénieur électricien. Successivement, il est nommé directeur de l'observatoire en 1895, membre du conseil de l'Instruction publique – Maarif Meclisi – après la révolution jeune-turque en 1908, directeur du lycée de Galatasaray en 1910, conseiller à l'Instruction publique en 1912 et en 1913, recteur de l'université d'Istanbul c'est-à-dire du Darü-l'Fünûn. Il enseigne ensuite, d'abord uniquement au département des mathématiques de la faculté des sciences, puis les mathématiques et la physique à l'école Dârü-ş'Şafâka, à l'École navale, à l'École d'administration et à l'École technique supérieure.

Il s'éteint en 1921, après avoir été hospitalisé et soigné durant quelques mois à l'hôpital français pour un état de démence ayant fait suite apparemment à une dépression.

S.Z. vient à la suite d'une longue liste de savants dont le premier représentant fut İshak Efendi, professeur « principal » de l'école d'ingénieurs terrestre fondée en 1830, la Mühendisâne-i Berrî-i Hümayûn, ancêtre de l'université technique d'Istanbul. Il constitue le maillon final de cette chaîne de savoir. Au départ, les ouvrages pédagogiques, comme dans les autres domaines scientifiques, étaient des emprunts à l'Occident ou des traductions d'œuvres occidentales. S.Z. quant à lui a fourni une importante production d'ouvrages scolaires pour le primaire et le secondaire en maths, algèbre, géométrie, astronomie, trigonométrie et physique. Ses premiers livres, écrits avec son camarade d'études secondaires et supérieures, Ahmet Fahrî Bey, furent des manuels de physique destinés aux lycées. Il a également laissé plusieurs traités de mathématiques et de physique de haut niveau destinés à l'enseignement universitaire. Dans le domaine de l'histoire des sciences, ses œuvres les plus importantes sont celle intitulée *Âsâr-ı Bâkiyye*, sur l'histoire des mathématiques au Moyen-âge – et dont seul le second tome a été publié – ainsi qu'une œuvre maîtresse le *Kâmûs-ı Riyaziyyât*, grande encyclopédie de mathématiques et physique, dont cette fois seul le premier tome a été publié. Il a aussi produit des œuvres philosophiques, certaines traduites, sur la philosophie des sciences ou portant même sur des thèmes de morale, d'autres de sa propre création, tel l'ouvrage de logique intitulé *Mizân-ı Tefekkür*.

Alors qu'il était enseignant à l'université d'Istanbul, il développa également une prodigieuse activité sur des questions et sous des formes très diverses : il donna des conférences sur des sujets variés ; il publia des analyses et articles critiques et polémiques dans le domaine des sciences « positives » dans des quotidiens et dans certaines revues ; ainsi il écrivit pour le journal *İkdâm*, pour la revue de l'école Dârü-ş'Şafâka, pour la revue *İktisâdiyyât* et celle de l'université. Il débattit sur la théorie de la musique avec Ahmed Mithat Efendi, de certaines questions scientifiques avec un personnage dénommé İzmir'li Ferit Efendi, des degrés des équations algébriques avec le mathématicien Mehmed Emin Bey, et même de la division d'un angle en trois parties égales. Il publia également des écrits contradictoires et critiques touchant à la logique ancienne et moderne à l'adresse de □Ali Sedad Bey (1856-1900), célèbre « logicien » de l'époque. Le style de S.Z. est fluide et vigoureux et ses articles attestaient une logique solide et élaborée.

- *Cemîl Topuzlu Paşa (1866-1958)*

Ce chirurgien également réputé est un personnage intéressant, ne serait-ce que par sa remarquable longévité, qui lui a permis de vivre et traverser plusieurs époques mouvementées de l'histoire contemporaine de son pays : l'absolutisme (selon ses propres termes) hamidien, la Révolution jeune-turque et les premières décennies de la République turque. A 20 ans il est diplômé de l'École militaire de médecine avec le titre de médecin capitaine. Face à la médiocrité des soins qu'il constate rapidement, il demande à aller compléter sa formation à Paris afin d'y être formé aux techniques modernes d'antisepsie et de chirurgie en général. Il devient l'élève du très réputé (mais également controversé) chirurgien Jules-Émile Péan (1830-1898), inventeur d'une pince encore couramment utilisée dans tous les blocs opératoires du monde. De retour à Istanbul fin mai 1890, il va s'employer à appliquer les méthodes et principes rapportés de sa formation en France. Il s'efforce de hisser la chirurgie ottomane au niveau de son équivalent européen et d'aménager et de développer aux standards européens les établissements où il exerce. Il gravit un certain nombre d'échelons de la hiérarchie médicale militaire et se taille rapidement une solide réputation jusqu'au palais-même et parmi les dignitaires de l'Empire. Il devient professeur (müderri) sur une courte période, obtient le titre de pacha, puis ensuite rapidement celui de maréchal. Il s'oriente en 1912 et 1919 vers les fonctions de maire de la capitale qu'il assume à deux reprises et pendant une durée globale de trois ans. Il s'attache alors à aménager considérablement la ville, y fonde la police municipale, la collecte des ordures, initie le nettoyage des voies et assure l'approvisionnement en denrées alimentaires dans des bonnes conditions d'hygiène. Il

s'évertua également à débarrasser les rues d'Istanbul des mendiants, vendeurs ambulants et chiens errants. Ses choix politiques au décours de l'armistice de Moudros et ses positions apparemment ambiguës au cours de la période mouvementée de l'occupation de la capitale, des dispositions accablantes du traité de Sèvres et de la progression de l'Armée de libération nationale – Kuvvâ-yı Milliye – de Mustafa Kemal Pacha, lui valurent quelques ennuis, d'abord avec les autorités impériales puis avec les républicaines. Ce personnage fut l'un des fondateurs de l'Association française de chirurgie et l'un des premiers membres de la Société internationale de cette même discipline (1902). En 1956, il est devenu membre d'honneur de l'International College of Surgeons. Il représente un exemple typique de ces scientifiques turcs formés dans les écoles issues de la période des Tanzimat, ayant parachevé leur formation en Europe et contribué ensuite à la mise en œuvre et l'essor des techniques modernes dans leur pays.

1. Les étapes de la réforme universitaire

a. Inertie et conservatisme

Très vite après l'avènement de la République (octobre 1923), le régime kémaliste et la Grande assemblée nationale s'intéressent de près à l'université. Ses nombreuses carences et insuffisances sont critiquées et âprement discutées : incapacité à répondre aux besoins du régime, absence d'une réelle structure universitaire, enseignants réfractaires à tout changement et fermés à toute innovation. Or l'université est considérée comme l'exemple de la nouvelle civilisation moderne, évidemment fortement inspirée par le modèle occidental et objectif fondamental de la nouvelle nation turque. Il s'ensuit un certain nombre de mesures destinées à augmenter ses capacités et son efficacité : développement architectural, création de nouvelles facultés, création de postes d'enseignants et avancement de ces derniers, amélioration des salaires en particulier. Le plus important est probablement l'octroi à Dârü-l'Fünûn, par une loi du 1^{er} avril 1924 entérinée par un décret le 21 du même mois, d'un statut de « personne morale » assorti d'un accompagnement budgétaire lui assurant une bonne autonomie administrative et financière.

Mais l'université ne profita pas des opportunités qui lui avaient été offertes. Elle demeura repliée dans une sorte de « tour d'ivoire », faisant preuve d'une inertie quasi-totale et n'apportant tout au plus que quelques retouches à sa structure et à son fonctionnement. Or le nouveau maître de la Turquie avait des idées bien arrêtées sur la place et la valeur de l'enseignement (comme sur pas mal d'autres points d'ailleurs). Mustafa Kemal établit un *lien*

direct entre culture et civilisation. Il ne voit pas de différence entre ces deux concepts. « Lorsque nous disons « culture » nous parlons de ce qui résulte de l'appropriation par une société humaine des réalisations possibles dans les domaines économiques, intellectuels et étatiques. » « Nous ne pouvons envisager de fermer les yeux et vivre isolés de tous. Nous ne pouvons enfermer notre pays dans une tour et vivre sans nous soucier du monde. Désormais au contraire, nous vivrons en nation civilisée au sein du monde civilisé. Et ce, grâce à la science et à la technique uniquement. Nous les puiserons d'où que ce soit et nous les inculquerons à chaque individu de notre nation. Science et technique ne connaissent ni limites ni restrictions. il est très difficile d'avancer pour les nations qui tiennent à préserver des croyances et des traditions dépourvues de fondement raisonnablement acceptable ; et peut-être les nations incapables de s'affranchir des entraves et contraintes sur la voie du progrès (alors impossible) ne peuvent-elles envisager que la vie s'appuie sur la raison et l'action. Elles ne peuvent que passer sous la domination et devenir prisonnières des nations qui jettent un regard plus ouvert sur l'existence. (Discours de M.K. aux enseignants à Brousse le 27/10/1922⁹). La mise en place de la nouvelle société turque moderne s'appuie sur deux principes essentiels : *rationalisme et laïcité*. C'est ainsi que pour réaliser ses objectifs, M.K. mène à bien et avec une rapidité déconcertante un certain nombre de réformes, de révolutions même, qu'il impose avec fermeté : dans les domaines de l'écriture, de l'habillement, des poids et mesures, etc. Il ouvre dans différents endroits du pays des bibliothèques publiques. Mais aussi, point fondamental, il considère que *la culture a pour socle l'histoire nationale*. Il faut absolument restaurer la confiance en elle de la nation turque, fortement ébranlée, voire détruite, à la suite d'une longue série de défaites au cours des derniers siècles. C'est à cette fin qu'est fondée en 1931 la Société d'étude de l'histoire turque – *Türk Tarihini Tetkik Cemiyeti*. L'objectif constant est de faire corps avec le monde moderne.

L'université est considérée comme un maillon essentiel de la modernisation du pays sur le plan culturel. Or, elle se montre incapable, ou refuse même, d'apporter son indispensable contribution sur la voie tracée par le chef d'Etat. Cette inertie, cette réticence, ces insuffisances et carences de Dârü-l'Fünûn dans quasiment tous les aspects de son activité et son manque d'implication dans les réformes entreprises par le gouvernement génèrent une tension grandissante qui se reflète de plus en plus dans les débats de la Grande assemblée nationale. Travaux copiés sur ceux d'autres auteurs ou résultant de mauvaises traductions de sources étrangères, nominations des enseignants fondées plus sur l'existence de liens

⁹ Traduction libre de l'auteur de ce travail.

personnels que de compétences scientifiques, soutien insuffisant aux mesures mises en œuvre par la politique culturelle du gouvernement dans les domaines de la langue et de l'histoire, et d'autres nombreuses critiques encore conduisent les autorités à commander en 1931 à un universitaire suisse, le Pr. Albert Malche, un rapport sur Dârü-l'Fünûn.

b. Le rapport Malche (1931-1932)

Tous les moyens nécessaires sont donnés à l'enquêteur qui, avant de rendre ses conclusions, visite durant quatre mois facultés, cliniques, laboratoires, bibliothèques et lieux d'enseignements ; il rencontre également des hommes politiques, des enseignants, des fonctionnaires de l'administration, des étudiants. Il remet ensuite au ministère son rapport en trois parties. La première présente son contenu, la seconde examine la structure de Dârü-l'Fünûn et la troisième propose les améliorations et innovations jugées nécessaires.

Parmi plus d'une dizaine de points relevés, citons en trois au moins : l'insuffisance des connaissances des étudiants en langues étrangères, les diplômés du lycée de Galatasaray et des écoles anglaises et allemandes ne représentant qu'une minorité ; il demeure impossible de former à Istanbul les futurs professeurs turcs, l'enseignement nécessaire n'étant disponible qu'à l'étranger ; l'emplacement de la faculté de médecine à Haydarpaşa sur la rive asiatique est inadéquat car l'activité médicale réelle se déroule sur l'autre rive, du fait de la localisation des anciens hôpitaux de la ville. Malche affirme qu'il est indispensable que gouvernement et université collaborent à la réalisation d'une réforme et il achève son rapport en déclarant : « telles sont parmi plusieurs autres, les raisons qui viennent aussitôt à l'esprit et empêchent l'université d'Istanbul d'avancer, de progresser et de s'améliorer elle-même ».

c. Une rencontre avec l'Histoire : l'opportunisme avant tout ?

Tandis que le gouvernement kémaliste vient d'accomplir les premiers pas sur la voie d'une réforme universitaire, les Nazis prennent le pouvoir en Allemagne avec les conséquences catastrophiques que l'on sait. Il s'ensuit entre 1933 et le début du second conflit mondial la plus grande fuite de cerveaux qu'ait connu le pays. En six ans, 250 000 à 280 000 personnes, pour la plupart Juifs ou opposants politiques, fuient leur patrie. Parmi eux on compte jusqu'à 3 120 savants et intellectuels.

Certains d'entre eux fondent à Zürich la « Société d'assistance aux savants allemands de l'étranger » dont un représentant, un Pr. Philip Schwartz, se rend en Turquie afin d'y préparer l'accueil des ses collègues. A la suite de plusieurs rencontres avec le gouvernement, il obtient de la Turquie qu'elle ouvre ses portes à de très nombreux savants réfugiés d'Allemagne. Il est clair que pour ces universitaires allemands, l'objectif prioritaire était de

rester libres et en vie. La Turquie n'était pas non plus le seul point de chute envisageable. L'Angleterre et les États-Unis, riches en ressources matérielles nécessaires à l'activité scientifique, attirèrent d'emblée de nombreux fugitifs. Toutefois, la Turquie, malgré ses problèmes politiques, présentait aussi un certain nombre d'aspects attirants : déjà plus proche géographiquement, c'était un tout jeune État abritant de nombreuses cultures, au sein d'un pays mystérieux et au riche passé historique.

La Turquie n'était guère à l'époque un pays d'immigration, en fait plus déjà peut-être, un pays d'émigration. Sans entrer ici dans une longue analyse, rappelons que l'attitude des autorités de la République turque à l'égard des Juifs a toujours été, et continue d'être, passablement ambiguë. A « l'appel » de plusieurs dizaines d'universitaires et académiciens, parmi lesquels de nombreux juifs après 1933, répond la tragédie de l'impôt sur la fortune quelques années à peine plus tard, en plein conflit mondial. Parallèlement, dans le cadre d'une politique mêlant interdictions, fermetures d'agences et laisser-faire, plusieurs milliers de Juifs ont malgré tout pu transiter par la Turquie durant ce même conflit pour gagner la Palestine, échappant ainsi à l'horreur de la Shoah. Enfin, au décours de la Seconde guerre mondiale, certains professeurs nazis démis de leurs fonctions dans la nouvelle Allemagne ont également trouvé refuge en Turquie où ils ont enseigné un moment...

d. Une réforme façon Atatürk

Le 31 juillet 1933, une loi promulguée par la Grande assemblée nationale supprime Dârü-l'Fünûn et fonde en date du 1^{er} août 1933 la nouvelle université d'Istanbul sous le nom de « İstanbul Üniversitesi (İÜ) ». Les cadres de l'ancienne structure sont les premiers à être touchés : près de 62 % sont licenciés.

La réforme modifie également la terminologie des institutions et grades universitaires : les termes de « faculté », « doyen » et « recteur » entrent en vigueur et sont toujours utilisés. Ainsi, tandis que l'*emin* est remplacé par le *rektör*, que le *fakülte reisi* fait place au *dekan*, les grades actuels de *profesör*, *doçent* et *asistan* remplacent respectivement ceux de *müderris*, *muallim* et *muallim muavini*.

2. Les conséquences

a. Problèmes de langue

L'ignorance du turc par les nouveaux venus posa bien entendu quelques problèmes initialement, comme l'évoque Niyazi Berkes avec émotion dans ses souvenirs, à propos des cours du Pr. Gerhard Kessler en sociologie. La méconnaissance, de la part du traducteur qui

travaillait en « simultané », de la terminologie spécialisée allemande conduisait parfois à des situations assez cocasses. Mais la première des priorités n'était pas la délivrance des cours en turc, elle était de changer les mentalités au sein de l'université.

b. Les kadrocu

On désigne ainsi un groupe d'intellectuels partisans de la réforme, s'étant notamment exprimés dans une revue dénommée *Kadro Dergisi* entre 1932 et 1934. Ils furent parmi les plus sévères critiques des insuffisances de Dârü-l-Fünûn et de ses enseignants enfermés dans leurs spécialités, formés à quelques bribes d'exégèse et de droit musulman (*fıkıh*), et totalement dépourvus d'une culture philosophique nécessaire au traitement des enjeux réels de la vie. Ils fustigeaient le retard global accumulé dans le domaine scientifique, et le manque de moralité et d'honnêteté intellectuelle des professeurs de Dârü-l-Fünûn : plagiat de travaux étrangers, priorité accordée aux relations personnelles, désintérêt total manifesté à l'égard des questions soulevées par les bouleversements survenus en Turquie dans le domaine des sciences sociales. Rejoignant, Mustafa Kemal en tête, bien d'autres responsables de premier plan dans la conviction que Dârü-l-Fünûn était demeuré totalement en marge, ou même à la traîne de la révolution turque, ces *kadrocu* ne ménagèrent pas leurs efforts pour accélérer la suppression de cette institution considérée finalement comme un foyer de résistance au processus de rénovation du pays.

c. Quelques grands noms

Nous ne ferons ici que citer quelques-uns des personnages célèbres, acteurs de la réforme de l'université. Au départ, ils étaient tous allemands, très souvent juifs. Mais les développements ultérieurs à 1933 et touchant l'Europe centrale conduisirent également en Turquie des ressortissants autrichiens, des habitants des territoires des Sudètes et enfin quelque Tchèques. Mentionnons ainsi W. Röpke, A. Rüstow, G. Kessler et F. Neumark en économie ; F. Arndt, F. Haurowitz, E.M. Alsleber en chimie ; P. Schwartz, R. Nissen, A. Eckstein et H. Winterstein en médecine ; P. Hindemith, C. Ebert et E. Zuckmayer en musicologie ; E. Hirsch pour le droit et E. Reuter en urbanisme.

d. Les conséquences générales, culturelles, sociales et politiques

Les opposants à la réforme, peu nombreux, furent perçus comme des opposants au régime et n'eurent donc guère d'écoute. Ils furent d'ailleurs, comme on pouvait s'y attendre, écartés de la nouvelle université. Nous pouvons malgré tout indiquer que le licenciement massif des professeurs lors de la suppression de Dârü-l-Fünûn fait encore débat en Turquie jusqu'à nos jours.

Une majorité d'analystes s'accorde à considérer que ces intellectuels, professeurs d'universités, académiciens et chercheurs étrangers ont joué dans l'évolution de l'université turque, et donc dans l'enseignement et le développement de l'activité scientifique en Turquie, un rôle tout à fait considérable. Il s'ensuivit un changement de mentalité et d'atmosphère dans la communauté scientifique turque. Cette dernière s'ouvrit aux nouveaux courants de pensée aux nouvelles techniques et connaissances émanant d'Occident. Une nouvelle génération d'universitaires turcs allait être formée, qui animerait ensuite l'activité scientifique du pays. Les résultats positifs s'observèrent "tous azimuts" : de la musique à la littérature, de la philosophie à la géologie, de la médecine à la microchimie et jusque dans l'organisation des bibliothèques, les fondements d'une activité scientifique moderne furent jetés. L'ensemble des auteurs estime que cette réforme fut un succès. Dans les conditions qui étaient celle de la Turquie, elle a permis la production de travaux de qualité universelle, une ouverture encore plus marquée de la Turquie sur l'Occident, l'élaboration d'une unité culturelle turque et l'administration de l'État par une génération « éclairée » formée au sein de cette université nouvelle.

e. Épilogue et conséquences secondaires

Le devenir de ces scientifiques étrangers arrivés en Turquie après 1933 se décline en deux phases essentiellement : une partie d'entre eux a quitté la Turquie à la veille du second conflit mondial, pour gagner le plus souvent les Etats-Unis, où les conditions offertes étaient plus attirantes, voire en Grande-Bretagne. Une autre partie s'est tournée à l'issue de la guerre vers les Etats-Unis une fois encore ou vers Israël. Certains ont toutefois obtenu la nationalité turque et quelques-uns ont même terminé leur vie sur les rives du Bosphore.

Cette page dans l'histoire des sciences modernes est même considérée comme revêtant une réelle importance dans l'évolution des sciences modernes aux Etats-Unis mêmes, où l'apport des immigrants réfugiés du nazisme, avec ou sans passage par la Turquie, fut également considérable.

IV. La situation présente

1. L'évolution ultérieure de l'université

On relève ainsi les effets remarquables de la réforme de 1933 dans les capacités, les potentialités et le niveau général des études supérieures en Turquie, notamment par exemple, mais pas uniquement bien sûr, dans les sciences sociales.

A la fin des années 1940, l'histoire de cette institution fut quelque peu obscurcie par la mise à l'index de personnalités comme Niyazi Berkes ou Pertev Naili Boratav. Mais hormis cet ombre au tableau, c'est également dans ces années que l'Université a acquis sa structure classique et son autonomie administrative.

Si certaines traditions et différences de mentalité évidentes font de l'Université turque une institution non totalement superposable, tant à son homologue française qu'à l'exemple américain, pour ne citer que ces cas-là, nous pouvons dire que la Turquie dispose de nos jours d'institutions d'études supérieures de bon niveau aux standards des équivalents occidentaux. Il existe sans doute parfois de grandes disparités entre les établissements, ne serait-ce qu'entre privé et public et au sein de ces secteurs mêmes encore.

Pour certains observateurs, la création au début des années 1980 du Conseil supérieur de l'enseignement – Yüksek Öğretim Kurulu (YÖK) – aurait altéré l'autonomie des universités, les ramenant à des situations comparables à celle d'avant 1933, voire pour certains analystes, les plongeant dans une sorte de « Dârü-l'Fünûnisation » - « Dârü-l'Fünûnlaşma »...

2. La science moderne turque sur la scène mondiale

Nous prendrons juste deux exemples nous permettant de jeter un regard très furtif sur la place récente et actuelle de la Turquie sur la scène scientifique internationale.

a. Hulusi Behçet (1889-1948)



Médecin turc de renommée internationale, quoique peut-être moyennement connu à l'époque en Turquie - son pays qu'il est vrai, il semble avoir souvent quitté pour participer justement à des rencontres et échanges internationaux comme l'aurait fait remarquer le Pr. P. Schwartz. Depuis sa disparition, il a toutefois été abondamment célébré en Turquie où plusieurs récompenses, titres, et honneurs lui ont été accordés à titre posthume. Pour un médecin

français, il est celui qui a laissé son nom à une pathologie dermatologique encore mystérieuse, la Maladie de Behçet, décrite sommairement comme une vascularite polysystémique d'étiologie demeurant obscure... Formé à l'École militaire de médecine, il se tourna vers la dermato - vénérologie. Il occupa rapidement des fonctions importantes dans cette discipline, dont il fonda la première revue turque. Épargné par le raz-de-marée de 1933, il devint chef du département de sa spécialité et fut le premier turc à recevoir le titre de « professeur » dans l'histoire académique de la Turquie. Ses travaux sur la syphilis – sur laquelle il a laissé un traité qui demeure d'une grande richesse informative et didactique - la leishmaniose, les mycoses et bien sûr la maladie portant son nom, ont rapidement acquis une portée internationale. Alors que Behçet en effectua les premières observations en 1924/25, un syndrome particulier associant des signes muqueux, oculaires, génitaux, cardiaques et neurologiques ne se vit attribuer la dénomination de « Morbus Behçet » qu'en 1947, après une longue suite de controverses et débats, marqués en particulier par la réticence des dermatologues à le considérer comme une nouvelle maladie. H. Behçet développa aussi en particulier des relations étroites avec la Corée – des « Journées Behçet turco - coréennes » sont encore régulièrement organisées - et fut le correspondant de deux importantes revues médicales allemandes. Il publia un total de 126 articles en Turquie et à l'étranger, et plusieurs unités et institutions, portant son nom, poursuivent les recherches sur la maladie de Behçet.

b. Liste des congrès scientifiques programmés pour l'année 2008

Il ne s'agit cette fois que de livrer un cliché, pris sous un certain angle, mais ayant malgré tout une certaine valeur comme indicateur de l'activité scientifique contemporaine en Turquie.

- ECCEO 8 Avrupa Kongresi- 9-12 Nisan, İstanbul
- Avrupa Atheroskleroz Derneği(EAS)Kongresi - 26-29 Nisan, İstanbul
- IACAPAP 2008 "18. Dünya Çocuk ve Ergen Psikiyatrisi Kongresi- 30 Nisan-4 Mayıs, İstanbul
- Avrupa Cerrahi Enfeksiyon Derneği Yıllık Kongresi - 1-3 Mayıs, Antalya
- Avrupa Klinik Nörofizyoloji Kongresi - 4-8 Mayıs, İstanbul
- IRU(Uluslararası Karayolu Taşımacılığı Birliği) Dünya Kongresi- 15-16 Mayıs, 2008
- Avrupa Dermatoloji ve Venereoloji Akademisi Bahar Sempozyumu- 22-25 Mayıs, İstanbul
- Dünya Hemofili Kongresi- 1-5 Haziran, İstanbul
- ESGAR 2008 - 10-13 Haziran, İstanbul
- Europediatrics 2008 - 14-17 Haziran, İstanbul
- Avrupa Pediatrik Cerrahlar Birliği(EUPSA) Kongresi - 18-21 Haziran, İstanbul
- Dünya Ekonomi Kongresi, 25-29 Haziran, İstanbul
- Dünya Muhasebe Tarihçileri Kongresi- 20-24 Temmuz, İstanbul
- IUMS 2008 "12. Uluslararası Mikoloji Kongresi" - 5-9 Ağustos, İstanbul
- IUMS 2008 "12. Uluslararası Bakteriyoloji ve Uygulamalı Bakteriyoloji Kongresi" - 5-9 Ağustos, İstanbul
- IUMS 2008 "14. Viroloji Kongresi" - 10-15 Ağustos, İstanbul
- Wonca Europe 2008 "Avrupa Aile Hekimliği Kongresi" - 4-7 Eylül, İstanbul
- Yıllık Avrupa Yetişkinler ve Çocuklar İçin Hareket Analizi Derneği(ESMAC) Kongresi - 8-13 Eylül, Antalya

- Avrupa Perinatal Tıp Kongresi- 10-13 Eylül, İstanbul
- ESPE 2008 "47th Annual Meeting of The European Society for Paediatric Endocrinology" - 20-23 Eylül, İstanbul
- 18th World Congress of the International Association of Surgeons, Gastroenterologists and Oncologists- 8-11 Ekim, İstanbul
- Avrupa Nöroendokrin Derneği Kongresi - 16-20 Ekim, Antalya
- Avrupa Kemoterapi ve Enfeksiyon Kongresi- 8-11 Kasım, İstanbul

3. Le langage

a. Quelques exemples

Globalement, il apparaît que le langage scientifique prend la forme d'une sorte de « sabir » où les termes et expressions turques, mais très souvent spectaculairement minoritaires, en côtoient d'autres directement empruntées aux langues occidentales, principalement l'anglais bien sûr. Nous en donnons ici juste quelques exemples, tirés des domaines qui nous sont les plus familiers, la médecine et l'anesthésie.

Extrait de *Türk Tıp Dizini / Turkish Medical Index*, Éd. TÜBİTAK, Ankara, 1996, Vol. 4, n° 1-4, p. 5 de la section « KONU DİZİNİ/SUBJECT INDEX », à l'entrée « ANESTHETICS » :

Sister chromatid exchanges in lymphocytes in operating room personnel [*Anestezi gazlarına ve atıklarına maruz kalan ameliyathane personelinde KKD oranları*]. DÖNMEZ, Hamiyet; ŞAHİN, İffet Feride; MENEVŞE, Sevda. *Erciyes Tıp Derg.* 1995; 17(2):155-158 (19 ref) EN. [TR, EN].

Anestezi induksiyonu ve trakeal entübasyonda tiopental ve midazolamın hemodinamik etkileri [*Haemodynamic effects of thiopental and midazolam on induction of anaesthesia and tracheal intubation*]. MADENOĞLU, Halit; TERCAN, Elvan; ERŞEPÇİLER, Mustafa; BOYACI, Adem; DOĞRU, Kudret. *Erciyes Tıp Derg.* 1996; 18(3- 4):141-145 (17 ref) TR. [TR, EN].

Effects of intraperitoneal anaesthesia on pain and endocrine response to gynaecologic laparoscopy. BOZKIRLI, Füsün; ELBEK, Şehri. *Gazi Medical Journal* 1996; 7(2):85- 88 (15 ref) EN. [EN].

Jinekolojik laparoskopide torasik elektriksel biyoimpedans (TEB) sistemi ile ölçülen hemodinamik değişiklikler ve anestezi induksiyon ajanlarının etkileri [*Haemodynamic changes during gynaecological laparoscopies measured by thoracic electrical bioimpedance (TEB) system and the effect of anaesthetic induction agents*]. COŞKUN, Fehmi; KAHRAMAN, Sibel; ALTUNBAY, Verda; ÖZGEN, Saadet. *Medical Network Klinik Bilimler/Kadın Doğum* 1995; 1(4):26-29 (16 ref) TR. [TR, EN].

47 saat süren nöroanestezi olgusu. AŞÇI, N.; TANYER, M.; YALAMAN, F.; ÜYE, M.; YUMRU, C.; KILIÇKAN, L.; ATUKEREN, Z. *Taksim Hastanesi Tıp Bült.* 1995; 25(1-2):40-41 TR. [EN].

Dans sa démarche d'adaptation aux progrès et innovations techniques, le turc moderne semble ainsi se comporter à certains égards comme il le faisait il y a cent à cent cinquante ans.

Ainsi, il ne recule pas devant les emprunts : *terapi, psikoterapi, anoreksya, nevrosa, tablo, psikopatolojik, kranial, rehabilitasyon, distoni, iyatrojenik, dijital radiografi, ultrasonografi, anjiografi, ülser, diplopi, üriner enfeksiyon*, etc. Il s'adonne aussi volontiers à diverses modalités de panachage : *fizik tedavi, bilgisayarlı tomografi, kontrastlı radiografi, manyetik rezonans görüntüleme, peribronşiyal kabalaşmalar, narsistik kişilik bozukluğu, paranoid kişilik bozukluğu, sık idrara çıkma* et bien d'autres occurrences du même acabit. Enfin, le choix, et l'usage se tourne parfois vers le turc exclusivement, dont voici trois exemples simples : *gece körlüğü, dalak, böbrek*. En fait, force est de constater que la lecture d'un compte-rendu d'examen médical, par exemple, offre un patchwork, disons une mosaïque étonnante et fort colorée des différentes méthodes exploitées pour la création d'une langue scientifique nationale, où les emprunts et les panachages semblent tout de même avoir la part belle.

b. Des efforts pour une nomenclature reconnue

Un dictionnaire par exemple : *Osmalica Tıp Terimleri Sözlüğü*, Ekrem KADRI UNAT, Ekmeleddin İHSANOĞLU, Suat VURAL, Éd. Türk Tarih Kurumu Yay., Ankara, 2004.

Notons également l'ouvrage intitulé *Hekimlik ve Türkçe*, Éd. TÜBA, Ankara, 2004, 111 p. Il s'agit du recueil des sessions des 26 et 27 décembre 2003 du *Türkçe Tıp Terimleri Çalıştayı* dans le cadre d'un projet de *Dictionnaire des termes scientifiques turcs – Türkçe Bilim Terimleri Sözlüğü*, mis en œuvre par l'Académie des sciences turques.

4. Historiographie

L'intégration nationale des sciences modernes implique également, nous l'avons déjà vu au XIXe siècle, l'engagement dans une démarche historiographique portant sur ces sciences. Nous ne ferons ici cependant que mentionner quelques noms parmi les plus importants du XXe siècle : Sâlih Zekî Sayar, déjà évoqué plus haut, surtout pour l'arithmétique, la géométrie les mathématiques, l'astronomie ; Le Dr Rıza Tahsin (1875-1950) et son *Mir'ât-ı Mekteb-i Tıbbiyye* (1912) ; Osmân Sevki Uludağ (1889-1964) et Galip Ata Ataç (1879-1947) pour la médecine encore ; surtout dans cette même discipline le Dr Süheyl Ünver (1898-1986) à Istanbul et Feridun Nafiz Uzluk (1902-1974) à Ankara. Aydın Sayılı (1913-1993) a fondé en 1952 dans la capitale la chaire d'Histoire des sciences et fut le premier turc à avoir été formé en « Histoire des sciences » avec Georges Sarton à Harvard. Enfin, nous ne pouvons oublier Abdulhak Adnan Adıvar (1881-1955) et son incontournable *La Science chez les Turcs Ottomans*, initialement publiée en français à Paris en 1939, durant son exil pour raisons

politiques, puis en turc pour la première fois en 1943 après qu'il était rentré en Turquie suite au décès d'Atatürk. Deux autres éditions furent encore publiées en turc en 1970 et 1982. Bien sûr, plusieurs chercheurs poursuivent quotidiennement ces efforts d'investigations de l'histoire des sciences chez les Turcs, notamment chez les Ottomans : citons, entre autres, Mmes Nuran Yıldırım, Nil Sarı, Yeşim Işıl Ülman, Feza Günergun, Arın Namal, les auteurs du dictionnaire cités plus haut, le Pr. Arslan Terzioğlu, Bülent Özaltay, Alpertunga M. Kara, Hüseyin Ağuiçenoğlu...

5. Difficultés et dangers

L'affirmation de la science moderne comme moyen essentiel d'appréhender notre univers est un enjeu de tous les instants. Il existe par exemple, depuis ces dernières années en Turquie, comme dans d'autres pays, notamment aux E-U, des courants « créationnistes » parvenant par exemple à « inonder » certaines communautés turques, aussi en Europe occidentale, de leur littérature proclamant que l'humanité remonte bien à Adam et Eve, etc.

V. Conclusion

« Nationaliser » a consisté ainsi, comme dans d'autres domaines, à faire passer un type d'activité de mains étrangères vers des acteurs autochtones, en l'occurrence turcs, après s'en être donné les moyens et avec en aval des conséquences sociologiques importantes.

Nous constatons que l'histoire de cette « nationalisation » de la science moderne en Turquie a connu deux phases essentielles. L'une au XIXe siècle au décours des Tanzimat, l'autre lors de la réforme de l'université en 1933. Chaque fois, bien que selon des processus et dans des cadres très différents, il s'est agi pour les Turcs de s'appropriier la science moderne grâce aux services de savants étrangers.

En définitive, la « nationalisation » de la science moderne en Turquie ne revient-elle pas à faire entrer ce pays – une fois encore, comme y aspirait déjà l'Empire ottoman - dans le « concert des nations » modernes et d'y lui donner une place à part entière et égale aux autres pays développés ? Avec, comme ailleurs, l'anglais comme « lingua franca » et l'utilisation d'un langage articulé par une syntaxe (encore) essentiellement turque, mais truffé de nombreux emprunts aux langues occidentales, notamment à l'anglais. Situation finalement guère différente de la France, dont la langue nationale est cependant également une langue « occidentale ». Les étudiants en sciences ne vont désormais plus tant parfaire leur formation en France mais plutôt, lorsqu'ils peuvent se le permettre, en Grande-Bretagne ou aux Etats-

Unis. Comme chez nous, tout article scientifique publié dans une revue de qualité doit au moins inclure un résumé en anglais.

Nous poserons enfin cette question, déjà annoncée dès le début de ce travail : la « nationalisation » par la Turquie de la science moderne, ne sera-t-elle pas réellement achevée, ou du moins bien établie lorsque ce pays occupera dans ce domaine une place de rang égal ou comparable aux autres nations modernes et développées ? Nationaliser la science moderne ne revient-il pas, en réalité à l'« universaliser » ? A quand, par exemple, un Prix Nobel turc en physique, chimie, médecine ou sciences économiques ?...

Bibliographie

Nous avons classé de la manière qui nous a paru la plus appropriée, en trois parties, les documents exploités pour réaliser ce travail. Lorsque cela nous a semblé utile, nous avons également ajouté quelques commentaires.

1. Ouvrages lexicographiques

Fransızca'dan Türkçe'ye Istılâhaat Lügati, Dictionnaire français – turc des termes techniques des sciences, des lettres et des arts, TINGHIR Anton B. et SINAPIAN Grigor, Constantinople, Éd. K. Bagdadian, Tome premier A - H et tome second I – Z, reliés ensemble, respectivement 1891 et 1892, 423 et 565 p.

<http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/dictionnaires.htm>

Lâtince – Türkçe - Osmanlıca Anatomi Sözlüğü ve Türk Anatomi Terimleri, ZEREN Zeki, Istanbul, Éd. Hüsniyatı Basımevi, 1946, 288 p.

Le site internet de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine, B.I.U.M., est d'un très grand intérêt pour quiconque se consacre à l'étude de l'histoire de la médecine, mais également à celle de sa terminologie. L'adresse indiquée ci-dessous, est celle d'une page permettant d'effectuer directement une recherche lexicographique dans 15 dictionnaires couvrant une période allant de 1743 à 1873. On a en particulier accès aux deux dictionnaires dits de Nysten, l'édition de 1855 et celle de 1865, sur laquelle se fondèrent les membres de la *Cem'iyet-i Tıbbiyye-i 'Osmâniyye* pour élaborer leur *Lugât-ı Tıbbiyye*. Il est à noter que l'intégralité de ces ouvrages est numérisée et leur contenu directement accessible sur l'internet.

Lugât-ı Tıbbiyye, *Cem'iyet-i Tıbbiyye-i 'Osmâniyye*, Istanbul, Éd. Mekteb-i Tıbbiyye-i Şahâne, 1290/1874, 640p.

Osmanlıca Tıp Terimleri Sözlüğü, KADRİ UNAT Ekrem, İHSANOĞLU Ekmeleddin, VURAL Suat, Ankara, Éd. Türk Tarih Kurumu Yay., 2004, 560 p.

2. Autres références

ADNAN Abdulhak, *La Science chez les Turcs Ottomans*, Paris, Éd. G.P. Maisonneuve, 1939, 161 p. + 13 pages d'index et table des matières non numérotées.

AĞUIÇENOĞLU Hüseyin, « Die Mediziner als Avantgarde der politischen Umgestaltung seit der Tanzimat-Periode », dans *Einheit und Vielfalt in der türkischen Welt. Materialien der 5. Deutschen Türkologenkonferenz*, Mayence (université), Éd. Boeschoten Heindrik et Stein Heidi, 2007, pp. 319-332.

ÇAKTU Kıvılcım et TÜRKOĞLU Alper, « 1933 Üniversite Reformu – Atatürk Kültür ve Eğitim Politikası », *Bilim ve Teknik*, fév. 2007, extrait accessible à l'URL :

ERICHSEN Regine, « 1933-1944 Arasında Alman Bilim İnsanları: Türk Bilimine Katkıları ve Politik Koşullarının Etkileri », dans *Türkiye'de Üniversite Anlayışının Gelişimi (1861-1961)*, coordonnateurs ARAS Namık Kemal, BAHADIR Osman et DÖLEN Emre, Ankara, Éd. Türkiye Bilimler Akademisi (TÜBA) Yayınları, n° 15, 2007 556 p., pp. 305-316.

GÜNERGUN Feza, « Medical History in Turkey: A Review of Past Studies and Recent Researches (Studies in history of medicine and science in Turkey : Initiators, their researches, interrelations and impacts) », *Symposium on the History of Medicine in Asia: Past Achievements, Current Research and Future Directions*, Taïpei, Academia Sinica, 4 – 8 novembre 2003, 15 p.

HATEMİ H. Hüsrev et İŞİL Yeşim, *Bir Bilim Dili Mücadelesi ve Tanzimat*, İstanbul, Éd. İşaret Yayınları, n°32, Bilimsel Araştırma Dizisi, n°3, 1989, 80 p.

<http://www.uslanmam.com/cumhuriyet-tarihi/35880-1933-universite-reformu.html>, le 19/12/2008, 5p.

İHSANOĞLU Ekmeleddin, « Cemiyet-i Tıbbiyye-i Osmaniyye ve Tıp Dilinin Türkçeleşmesi Akımı », dans *Osmanlı İlmî ve Meslekî Cemiyetleri 1. Millî Türk Bilim Tarihi Sempozyumu 3-5 Nisan 1987*, İstanbul, Éd. Edebiyat Fakültesi Basımevi, 1987, pp. 121-142.

KOBAL Yunus, « 1933 Üniversite Reformu'nun Atatürk'ün Kültür Politikasındaki Yeri », extrait accessible à l'URL :

MANTRAN Robert, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Éd. Fayard, 1989, 810 p. + 3 (dont 2 pour la carte de l'Istanbul ottoman).

ÖZALTAY Bülent et KARA M. Alpertunga (İstanbul), « 19. Yüzyılda Tıp Eğitiminin Türkçeleştirilmesi ve "Lûgât-ı Tıbbiye" », dans *Festschrift für Arslan Terzioğlu Prof. Dr .Ing. Dr med. habil. zum Sechzigsten Geburtstag – Hommage au professeur Arslan Terzioğlu - Arslan Terzioğlu'na Armağan 60. Doğum Yılı Anısına*, İstanbul, coordonnateurs Konsul Dr LUCIUS Erwin, Prof. Dr MAT Afife, Doç. Dr ÖNCEL Öztan et Dr ÖZALTAY Bülent, Éd. Isis, 1999, pp. 387-407.

REISMAN Arnold, *Turkey's Modernization - Refugees from Nazism and Atatürk's Vision*, Washington DC, Éd. New Academia Publishing, 2006, xxvii et 572 p., pp. 2-3, 12-13, 87-255.

SARAÇ Celâl, *Salih Zeki Bey Hayatı ve Eserleri*, İstanbul, Éd. Kızılelma Yayıncılık, 2001, publié par İŞİL ÜLMAN Yeşim, 188 p. + 3 p. De photos.

SARI Nil, « Turkey and its International Relations in the History of Medicine », *Vesalius*, 2001, VII (2), pp. 86-93.

TOPUZLU PAŞA Cemil, *İstibdat-Meşrutiyet- Cumhuriyet Devirlerinde 80 Yıllık Hatıralarım*, İstanbul, Éd. Arma Yayınları, 1994, publié par HATEMİ Hüsrev et KAZANCIGİL Aykut, 268 p., 1^{ère} édition İstanbul 1951.

www.40dk.com/119-ataturk-arastirmalari/1933-universite-reformu-ataturkun-kultur-ve-egitim-politikasi-983.html, le 19/12/2008, 3p.

YILDIRIM Gözde, *1933 Üniversite Reformu*, Ankara, Éd. A.Ü. Eğitim Bilimleri Enstitüsü Eğitim Yönetimi Teftişi Planlaması ve Ekonomisi Anabilim Dalı, janv. 2003, Eğitimde Reform Dersi Ödevi Yard. Doç. Dr. Hasan Hüseyin AKSOY, 16 p.

YILDIRIM Nuran, « Le Rôle des médecins turcs dans la transmission du savoir », dans *Médecins et ingénieurs ottomans à l'âge des nationalismes*, sous la direction de ANASTASSIADOU-DUMONT Méropi, Paris - İstanbul, Éd. Maisonneuve et Larose - Institut français d'études anatoliennes, 2003, pp 127-170.

3. Deux ouvrages d'intérêt terminologique

Hekimlik ve Türkçe, Türkçe Tıp Terimleri Çalıştay, Ankara, Éd. TÜBA Yayınları, 2004, 111 p.

Türk Tıp Dizini/Turkish Medical Index, Ankara, Éd. TÜBİTAK, 1996, vol. 4, n° 1-4 : 19 pages introductives non numérotées, puis un index des sujets (libellés en anglais) de 113 p., un index par auteur de 104 p.